

***Léon l'Africain* d'Amin Maalouf**
Etude globale du chapitre liminaire

Fouad MEHDI
Master Littérature, Art & Médias
Module : Littérature analyse roman

Le chapitre liminaire d'un récit lisible, au sens où l'entend Barthes, présente toujours un enjeu expositif. Il s'agit de présenter les personnages, de camper l'intrigue dans un espace-temps qui assure l'effet de réel, la véracité du récit. De ce point de vue, « L'année de Salma la Horra » répond parfaitement à cet enjeu. Pourtant, l'intérêt du chapitre est d'annoncer les deux sphères sur lesquels se déroulera l'intrigue : la sphère privée ou familiale et la sphère publique ou politique. Plus intéressant encore, le problème que pose le chapitre est celui des modalités d'insertion de l'énoncé historique dans la fiction. Cette question sera l'occasion de montrer comment le récit met à distance une conception providentialiste de l'Histoire en traquant les processus psycho-sociaux par lesquels un groupe finit par croire à ses propres mystifications.

I. Les enjeux expositifs du chapitre liminaire :

Le chapitre liminaire de *Léon l'Africain* présente toutes les caractéristiques d'un chapitre expositif : présentation des personnages, définition du cadre spatio-temporel et annonce de l'atmosphère générale du récit ainsi que de sa tonalité globale. S'agissant des personnages, on peut les classer en fonction de plusieurs critères :

- un critère sexuel : les personnages masculins et féminins. Pour s'en tenir aux personnages de la seconde catégorie, et au-delà des conflits qui opposent Salma la Horra, Sarah-la-Bariolée d'une part, Warda de l'autre, nous remarquons que la galerie des portraits féminins annonce la logique globale du récit, celle du nécessaire dialogue entre les trois religions monothéistes. En effet, il est inutile de rappeler que chaque personnage féminin représente une des trois religions.

- un critère de sphère d'existence : globalement, il en existe trois : intime ou privé – la famille de Hassan, publique – le peuple de Grenade – et politique – l'Alhambra et la cour d'Abou-l-Hassan Ali –.

L'architecture du chapitre ne renvoie pas dos-à-dos ces sphères d'existence. Tout l'intérêt du roman est là. A. Maalouf ménage des jonctions entre elles, jonctions assurées en particulier par Abou Marwân dont la fonction – **« rédacteur au Secrétariat d'Etat de l'Alhambra » (p. 19)** – lui permet d'assurer la médiation entre les sphères susmentionnées.

Le cadre spatial se caractérise par une description précise de la topographie de Grenade avec l'Alhambra, la Sabika, le faubourg d'Albaicin... Le cadre temporel, lui, s'étale sur une dizaine d'années, puisque le récit s'ouvre en 894 de l'hégire avant que le personnage de la mère n'entreprenne un retour en arrière qui ramène le lecteur dix ans plus tôt (883 de l'hégire, 1478 du calendrier grégorien. p. 20-21). Mais ce retour en arrière inscrit paradoxalement Grenade dans une espèce de continuité temporelle qui met la ville sous la menace d'une suite ininterrompue de malheurs et d'une catastrophe imminente. Abou Marwân dit à cet effet : **« Depuis la Grande Parade [...] nous n'avons plus connu une seule année de bonheur ! » (p. 19)**. Quasiment tous les personnages vivent le présent comme la continuité naturelle du passé.

Et voilà que la fonction expositive du chapitre liminaire tourne à l'enjeu symbolique. Il y a une atmosphère lugubre, voire macabre qui imprègne le chapitre. Ce dernier devait être le récit d'une naissance, c'est-à-dire un hymne à la vie, il est en réalité un récit mortifère. L'on comprend du coup pourquoi une bonne partie du chapitre est consacrée à la description d'une catastrophe naturelle avec son lot de malheurs et de morts. Le spectacle apocalyptique de désolation occasionnée par la crue du Darro (p. 23) annonce la fin d'un monde.

Mais le primat de cette réalité mortifère est quelque peu contrebalancé par une naissance mise sous le sceau de l'extraordinaire et génératrice de miracle. Rappelons que la naissance de Hassan est l'objet d'un enjeu de pouvoir. C'est le seul moyen pour Salma de regagner une certaine autorité au sein de la famille et de se réhabiliter auprès de l'époux qui lui préfère Warda. Cette naissance est symboliquement attribuée à Sarah-la-Bariolée, une juive. Le récit établit un rapport chronologique – sans qu'on puisse dire s'il est aussi de cause à effet – entre la potion préparée par Sarah et les premiers signes qui permettent de reconnaître une femme enceinte : **« "Ce soir, tu verseras trois gouttes de cet élixir dans un**

verre de sirop d'orgeat et tu les offriras toi-même à ton cousin. Il viendra vers toi comme un papillon s'approche d'une lampe. Tu répèteras ce geste dans trois nuits, puis dans sept." "Quand Sarah est repassée me voir quelques semaines plus tard, j'avais déjà des nausées." » (p. 14-15).

II. Les enjeux de la fictionnalisation de l'Histoire :

Maalouf, on le sait, est un passionné d'Histoire. D'ailleurs, cet intérêt ne se démentira jamais après *Léon L'Africain*. Il est bien évident, tout le monde peut le remarquer, que le roman a requis une enquête historique fouillée. Mais la menace qui guette le roman historique est que, l'Histoire devenant une fin en soi, ne soit instituée en objet d'intérêt exclusif, reléguant ainsi dans une seconde zone la fiction. Du reste, A. Maalouf en est conscient quand il dit : « **Le plus délicat est d'éviter que le livre ne devienne une encyclopédie** ».

Pour tenter d'apporter une réponse à cette difficulté majeure, dans *Léon L'Africain* l'Histoire n'est jamais textualisée comme une donnée objective. L'Histoire est toujours vécue par une conscience qui perçoit. C'est le cas, on l'a dit, du personnage d'Abou Marwân dont le rôle premier est de naturaliser l'insertion de l'Histoire dans la fiction. De par sa position privilégiée dans l'Alhambra, il assure le lien entre le roman familial et le roman politique.

Mais son rôle ne se réduit pas au simple statut de médiateur. Il le dépasse pour celui de lecteur de l'Histoire, et ce dans la mesure où il la prend comme objet de méditation afin d'en tirer des enseignements quant à la marche à suivre. Remarquons qu'il est le premier à prononcer cette phrase qui va devenir un *leitmotiv* du récit : « **Depuis la Grande Parade, nous n'avons plus connu une seule année de bonheur !** » (p. 19). Par ailleurs, il est tout à fait significatif qu'il soit le premier à prononcer le mot qui va devenir le porte-drapeau de la vie de Hassan : « **exil** » (p. 29).

Cependant, Abou Marwân n'a pas le monopole de cette fonction qui consiste à permettre à l'Histoire de s'inscrire dans le prisme d'une conscience. C'est aussi le cas de Salma qui projette sa propre situation sur celle de Fatima, la cousine et l'épouse d'Abou-I-Hassan Ali, et abandonnée par ce dernier au profit d'Isabel, la captive chrétienne : « **Pourtant, aux yeux de ma mère, le crime impardonnable du sultan était d'avoir délaissé sa femme libre, sa cousine Fatima, fille de Mohamed-le-Gaucher, pour une captive chrétienne appelée Isabel de Solis, qu'il avait nommée Soraya.** » (p. 24).

Par ailleurs, d'autres données historiques sont données à lire à travers la conscience des Grenadins qui unanimement détestent le sultan : **« Le lendemain du drame, tous les habitants de la ville s'étaient persuadés que le premier responsable de ce malheur, l'homme qui avait attiré sur eux la colère divine, n'était autre que l'arrogant, le corrompu, l'injuste, le dépravé Abou-I-Hassan Ali, fils de Saad le Nasride, vingt et unième et avant dernier sultan de Grenade, que le Très-Haut efface son nom de toutes les mémoires ! » (p. 24).** Les malheurs qui frappent la ville sont mis le compte d'un sultan – qu'il s'agisse du père ou du fils – qui ne craint pas Dieu et se rend coupable d'*hubris*.

Il est donc intéressant de remarquer que Maalouf est attentif aux ressorts de l'Histoire. Et il est bien évident que la psychologie humaine en est la force motrice. En quête d'une explication qui puisse donner du sens à ce qui leur arrive, les Grenadins trouvent dans la personne du sultan un bouc-émissaire tout désigné pour expliquer les malheurs qui s'abattent sur eux. Et le sultan, qui ne prend pas la mesure de la gravité de la situation, donne paradoxalement du crédit à la rumeur publique en lui tournant le dos. Il réagit en parfait hédoniste, confortant ainsi l'explication irrationnelle : **« Il s'adonna donc aux plaisirs, malgré les fréquentes mises en garde de son médecin Ishak Hamon. Il se couvrit de belles esclaves et s'entoura de poètes aux mœurs douteuses, des poètes qui sculptaient vers après vers les formes des danseuses nues et des éphèbes élancés » (p. 25).**

En renonçant aux affaires de l'Etat, très vite le sultan installe un climat délétère qui, tout à fait logiquement, conforte la foule dans sa vision du sultan. Dès lors, se crée un engrenage auquel personne ne peut échapper. Et la marche de l'Histoire n'est au fond que la conséquence de cet engrenage : **« Tout à ses plaisirs, le sultan négligeait les affaires du royaume, laissant ses proches amasser de véritables fortunes par des taxes illégales et des expropriations [...]sans avoir besoin de s'en prendre directement à Abou-I-Hassan, ce qu'ils osaient rarement faire, certains prédicateurs du vendredi n'avaient qu'à vilipender la corruption, la turpitude et l'impiété pour que les fidèles sachent sans l'ombre d'un doute qui était visé » (p. 24-25).**

III.L'hégémonie du groupe ou l'art de la mise à distance d'une conscience collective mystificatrice :

Dans cette conception providentialiste de l'Histoire se joue en réalité la signification profonde du chapitre liminaire et, au-delà, de l'œuvre dans son intégralité. Il s'agit de mettre à nu pour les mettre à distance les mécanismes psycho-sociaux par lesquels un groupe en

arrive à ajouter foi aux mystifications qu'il a lui-même échafaudées. L'intérêt du récit est de mettre en scène, pour ainsi dire, la genèse de ces mystifications. C'est la condition *sine qua non* pour que lecteur en prenne conscience.

Convenons d'abord que le chapitre donne de Grenade l'image d'une société patriarcale holiste, où, l'individu n'ayant pas droit de cité, c'est le groupe qui décide des valeurs. Ce n'est pas un hasard, loin de là, que le chapitre, et donc tout le récit, commence sous l'autorité symbolique du mois de ramadan. Ce mois, dans la quasi-totalité des sociétés musulmanes, est celui du triomphe du groupe : « **Cette année-là, le saint mois de ramadane tombait en plein été, et mon père sortait rarement de la maison avant le soir, car les gens de Grenade étaient nerveux dans la journée, leurs disputes étaient fréquentes et leur humeur sombre était signe de piété, puisque seul un homme n'observant pas le jeûne pouvait garder le sourire sous un soleil de feu** » (p. 13). Tout est dit dans ce paragraphe, le premier du récit à proprement parler. Outre qu'il résonne curieusement avec l'actualité du lecteur – en tout cas le lecteur vivant dans un pays musulman –, il annonce les enjeux d'un récit qui met en scène la difficulté pour un individu de vivre dans une société où il n'a pas le droit d'être différent.

La première victime de cette hégémonie du groupe est la femme, qui est réduite au rang d'objet dont la fonction est de servir de faire-valoir à la virilité de l'homme. C'est d'ailleurs pourquoi le père de Hassan donne en spectacle ses femmes : « **Quant à mon père, il était si comblé d'avoir offert cette double preuve de virilité [...] Lorsque ses deux femmes furent bien rondes, il leur ordonne même un soir de l'accompagner, peu avant le coucher du soleil, jusqu'aux abords de la buvette où il avait l'habitude de retrouver ses amis** » (p. 15). Sarah-la-Bariolée a une formule percutante pour résumer le statut dégradant de la femme grenadine : « **Pour nous, femmes de Grenade, la liberté est un esclavage sournois, l'esclavage, une subtile liberté.** » (p. 14).

Le chapitre – et au-delà tout le roman – montre la toute puissance d'une foule qui ne s'impose aucune limite face à l'individu. En voyant que Mohamed le peseur et sa femme n'arrivent pas à avoir d'enfant, la rumeur monte. La pression est telle que le mari, atteint dans son amour-propre, cherche une seconde femme : « **C'est bien après qu'elle [la mère de Hassan] m'a avoué ses craintes, que j'avais, sans le savoir, apaisées, sinon dissipées. Mon père et elle, cousins promis l'un à l'autre depuis l'enfance, mariés depuis quatre ans sans qu'elle tombe enceinte, avaient senti monter autour d'eux, dès la seconde année, le**

bourdonnement d'une rumeur infamante. Si bien que Mohamed était revenu un jour avec une belle chrétienne aux cheveux noirs » (p. 13-14).

Mais c'est la description de la catastrophe naturelle qui est pour le narrateur l'occasion de souligner de quelle manière la conscience collective construit une mystification avant de finir par s'y attacher durablement. Lisons plutôt cette description : **« Toute la matinée, se souvenait ma mère, nous avons crié et tapé des mains au spectacle du jeu de la "tabla" [...] Soudain un nuage noir apparut au-dessus de nos têtes [...] Il y eut un éclair, l'éclatement de la foudre, un autre éclair, un grondement sourd, puis des trombes d'eau qui s'abattirent sur nous. De savoir qu'il s'agissait d'un orage plutôt que d'une sombre malédiction, j'étais un peu moins apeurée » (p. 21).** C'est moi qui souligne). Le passage souligné montre bien que l'enfant ne partage pas l'interprétation métaphysique de ce qui se passe. Dans ce cas, comment se fait-il que Salma la narratrice, c'est-à-dire Salma l'adulte, y adhère ?

C'est là que le récit devient intéressant. Maalouf, de manière très subtile, montre comment l'individu est amené, à son insu, à abdiquer tout sens critique pour devenir une caisse de résonance de la rumeur publique. Egarée, la petite Salma est recueillie par une femme qui, manifestement horrifiée par l'ampleur de la catastrophe, lui dit : **« Regarde, c'est la colère de Dieu ! » (p. 23),** avant de renchérir : **« Dieu nous ait en pitié, c'est le déluge de Noé ! » (p. 23).** On voit bien l'importance des références religieuses qui orientent, voire qui conditionnent la saisie du réel. Et Salma l'adulte se surprend à répéter le même discours : **« C'était la juste punition des crimes de Grenade [...] Dieu voulait montrer sa puissance à nulle autre pareille et punir l'arrogance des gouvernants, leur corruption, leur injustice et leur dépravation. Il tenait à nous prévenir de ce qui allait s'abattre sur nous si nous persistions dans la voie de l'impiété, mais les yeux et les cœurs sont restés clos. » (p. 23).** Salma l'adulte a repris à son compte le discours de son hôte quand elle était enfant. Salma a rejoint, sans doute inconsciemment, le concert de la voix collective.

Cette vision superstitieuse de l'Histoire a donc deux fonctions. D'abord, il s'agit de naturaliser l'insertion du paradigme historique dans la fiction. Ensuite, il est question de donner à voir comment l'individu renonce à lui-même pour adhérer à un discours social qui agit en lui sans qu'il en soit conscient. En l'occurrence, il s'agit pour le personnage de faire sien cette vision de l'Histoire comme force dirigée par des mains invisibles, celles de Dieu.

En réalité, tout est fait pour déniaiser le lecteur, le rendre lucide quant à l'œuvre de la foule qui besogne en lui. Pour commencer, il convient d'observer que l'image que le chapitre donne de la foule est très peu flatteuse. Elle est décrite comme une puissance de désordre et d'anarchie : **« Au dixième jour de Parade, comme l'année arabe 882 se terminait, la célébration toujours discrète du Râs-as-Sana fut à peine remarquée au milieu des festivités ininterrompues. Celles-ci allaient se poursuivre au cours de maharram, le premier mois de l'année nouvelle, et ma mère, qui se rendait chaque jour à la Sabika avec ses frères et ses cousins, remarqua que le nombre des spectateurs ne faisait qu'augmenter, qu'il y avait de plus en plus de têtes inconnues. Les ivrognes se multipliaient dans la rue, des vols étaient commis, des rixes éclataient entre des bandes de jeunes qui se battaient jusqu'au sang à coups de gourdin. » (p. 20).** Par ailleurs, la foule apparaît comme un terreau propice au développement de la rumeur **« On raconte, disait-elle, que le sultan... » (p. 24.** C'est moi qui souligne.). Finalement, la foule est lunatique et aisément manipulable. Il suffit que le sultan Abou-I-Hassan Ali reprenne aux chrétiens le château de Zahara – événement sans effet aucun sur la marche globale de l'Histoire – pour qu'il **« regagn[e] quelque faveur auprès de ses sujets. » (p. 27).**

Pourtant, ce sont surtout les commentaires du narrateur qui permettent de décrotter le lecteur naïf. Ils sont destinés à faire en sorte que ce dernier cultive la vigilance et ne soit jamais emporté dans le mouvement d'une conscience collective qui n'examine rien. En voici quelques exemples. Quand Hassan rapporte le propos de sa mère qui lui raconte le récit de la catastrophe naturelle qu'elle a vécue dans son enfance, il agrmente le discours de la narratrice de commentaires destinés aux lecteurs invité à se défier de l'interprétation providentialiste des événements : **« "C'était la juste punition des crimes de Grenade", disait ma mère avec la monotonie des phrases définitives. » (p. 23.** C'est moi qui souligne.). Et après le récit de l'anecdote de la sauce et du perdreau, le narrateur d'ajouter cette réflexion qui en dit long sur son scepticisme quand il s'agit de se faire l'écho de la rumeur publique : **« J'ai entendu cette anecdote à propos de plusieurs personnages du pays de l'Andalous, et je ne sais, à vrai dire, auquel il faut l'attribuer » (p. 24).**

Tout compte fait, l'intérêt du chapitre liminaire n'est pas strictement expositif. Certes, cédant aux codes du récit lisible, Maalouf présente les protagonistes et entreprend l'ancrage spatio-temporel de l'intrigue. Mais il serait réducteur de s'en tenir à ce niveau

d'analyse. Car, au-delà, il est question de s'interroger sur les modalités d'insertion de l'énoncé historique dans la fiction, cette dernière devenant le lieu d'une vision de l'homme et du monde. De ce point de vue, le chapitre acquiert une fonction véritablement programmatique. Il met en scène la genèse d'une vision providentialiste de l'Histoire. Mais, dans le même temps, il met en abyme la nécessité pour le lecteur de prendre ses distances par rapport à cette vision. C'est ainsi que Maalouf évite la raideur et le moralisme du roman à thèse.